



SICHÈRE, Bernard, *Le moment lacanien*

Philip Knee

Volume 40, numéro 2, juin 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400098ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400098ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Knee, P. (1984). Compte rendu de [SICHÈRE, Bernard, *Le moment lacanien*]. *Laval théologique et philosophique*, 40(2), 247–249.
<https://doi.org/10.7202/400098ar>

□ comptes rendus

Bernard SICHÈRE, *Le moment lacanien*, Coll. « Figures », Paris, Grasset, 1983 (14 × 22 cm), 210 pages.

C'est avec enthousiasme que nous rendions compte ici il y a quelques mois du précédent livre de Bernard Sichère consacré à Merleau-Ponty (voir : *L.T.P.*, juin 1983, pp. 235-238), où l'accent était sur le rapport de celui-ci, non à la tradition existentialiste, mais, à partir de sa pensée du corps, aux philosophies de la « modernité radicale », à la voie ouverte par Nietzsche et Freud, et avant tout à l'interpellation de la philosophie par la psychanalyse. Maintenant c'est de front que Sichère s'attaque à cette préoccupation, dans ce petit essai où il tente de faire le point sur la portée philosophique du lacanisme. Il ne s'agit donc pas d'une introduction aux écrits de Lacan dont de nombreux thèmes ne sont ni exposés ni discutés comme tels, quoique la parfaite connaissance des textes par Sichère contribue à rendre un peu plus accessible cette œuvre difficile, ce qui n'est pas négligeable. Plutôt, l'œuvre est abordée ici à travers sa signification historique et politique, et particulièrement dans son rapport à la révolte de 1968 en France.

Ce « moment » est fertile, aux yeux de Sichère, car si l'histoire renvoie toujours au problème du sujet tel qu'en parlent Freud et Lacan et si la psychanalyse reste hétérogène au marxisme, il est non moins vrai que le discours psychanalytique reste un moment historique de la subjectivité et renvoie aux déterminations historiques qui le rendent possible. C'est donc à un « aller-retour incessant » que nous sommes invités, entre la situation de l'intervention de Lacan sur la scène de l'histoire et l'analyse de cette scène à partir de cette intervention (p. 25). Et puisque ces deux discours ne « se conjoignent pas », que « l'hétérogène qui joue en eux et surtout entre eux n'est pas l'objet d'un savoir éventuel » (p. 99), le projet sera celui d'une « hétérologie » (selon le mot de G. Bataille, inspirateur génial et véritable de Lacan,

mais oublié au 20^e siècle, selon Sichère) qui devra « théoriser le procès de l'existence subjective qui se joue dans notre histoire récente sans rien céder sur « l'autre scène », montrer comment l'intervention lacanienne s'articule à la dimension inconsciente de cette histoire *qui la rend possible* » (p. 100). C'est, en effet, le « vertige » de la génération de '68 de s'être cherchée follement dans la béance de ces deux discours incompatibles (p. 140), comme ces « lacaniens-maoïstes » dont l'auteur semble avoir fait partie, qui voulaient maintenir *en même temps* la division constitutive du sujet et l'imaginaire totalisant de la politique ; et il est clair par le ton autobiographique que choisit parfois Sichère, que c'est en partie au moins de son propre itinéraire et de son drame qu'il nous entretient ici. Mais la portée philosophique de ce moment vécu est fondamentale si l'on sait voir dans ce nœud de la psychanalyse et de l'histoire le « lieu retrouvé de la question *que nous sommes* » (p. 100) ; si l'on voit que l'enjeu n'en est autre que *le problème du sujet*, mal résolu, selon Sichère, par la pensée structurale des années '60 en France, et que l'œuvre de Lacan nous permet de comprendre et de dire comme « vérité contradictoire du moment historique que nous vivons *comme sujets perdus* » (p. 20). Avec Lacan s'exprime quelque chose d'historiquement décisif, à partir du retrait de la philosophie tirée hors d'elle-même par la psychanalyse et dans les mouvements confus de cette époque ; et c'est là peut-être, suggère Sichère, dans le « procès de subjectivation » qui définit la pratique analytique et la révolte, qu'on peut déceler « le point de départ d'une éthique » (p. 22).

Dans un premier chapitre, l'auteur reprend ce qui constitue à ses yeux les deux axes du discours de Lacan : sa théorie du sujet et de la parole ; sa doctrine de la Loi. Nous en retenons avant tout une remarquable mise en perspective des origines intellectuelles de Lacan, que Sichère fait remonter à la génération « surréaliste-kojévienne » des

années '30 et au nœud théorique, devenu fondamental dans les années '50 en France, de Hegel (lu par Kojève), de Nietzsche et du marxisme, auquel Lacan ajoute Freud par le biais de sa formation psychiatrique. Sichére montre par *quelle reprise critique* de cet héritage (en particulier par un « point d'appui tactique » chez Hegel, p. 44-45), Lacan réussit à se défaire autant des sciences objectives et de la psychiatrie réifiante que des philosophies de la conscience, pour définir le sujet dans son aliénation ontologique, comme parlant et parlé, comme un sujet béant à la jonction du biologique et du signifiant. Mais c'est seulement avec l'idée de Loi qu'on peut comprendre, à partir de cette « aliénation d'essence », le sens d'un « procès de subjectivation », d'une réappropriation de son histoire par un sujet. La Loi s'inspire certes de l'interdit freudien de l'Œdipe, mais pas comme référence à la figure familiale triangulaire ; plutôt comme « structure universelle de l'interdit et espace de toute subjectivation puisque c'est de lui que vient à chaque sujet la question qu'il est lui-même » (p. 68). Nommé par la puissance fondatrice de la Loi du Père, le sujet naît comme question à la figure de cette « interlocution fondamentale » avec l'Autre (p. 85) : il *s'interroge* dans la dimension subjective de la parole, et c'est pour cela que Sichére ne voit pas en Lacan un simple structuraliste ou un formaliste (même s'il voit dans la Règle de l'anthropologie structurale de Lévi-Strauss l'inspiration première de l'idée de Loi). Ce que retrouve ainsi Lacan, c'est le grand débat avec l'Autre c'est-à-dire avec le « fait religieux » — enjeu véritable de la crise de notre époque, que beaucoup croyaient dépassé après l'annonce nietzschéenne de la mort de Dieu, et qui reçoit ici un éclairage essentiel comme « maladie de la Loi » et « retour du refoulé ».

C'est par cette crise du sujet que Sichére aborde dans un second chapitre l'histoire concrète, puisque la révolte de mai 1968 est d'abord un symptôme, en l'occurrence une « question ouvertement *subjective* » adressée à l'ordre régnant (p. 105), le signe d'une « maladie générale de la subjectivation » (p. 126). La révolte est un « point de subjectivation » où surgit une parole, et Sichére voit la forme archétypale de cet « héroïsme subjectif » dans la révolte d'Antigone, qui n'est pas dirigée contre la Loi en général mais contre sa figure dans l'histoire occidentale — celle de l'État (p. 117-118). On voit ainsi l'articulation de l'histoire et de la psychanalyse que propose Sichére, en comprenant la révolte politique comme une

interruption de la figure dominante de la Loi au nom d'une autre figure, comme la mort d'un sujet et la naissance d'un autre sujet ; avec, entre ces figures, les révolutions manquées, les échecs : ce que nous appelons l'histoire. Mais cette « éthique de la révolte » est sans cesse sur le point de se renoncer en succombant à deux perversions symétriques : celle d'une éthique de la maîtrise, et celle d'une éthique de la contestation systématique ou de la marginalité. C'est le double-écueil de la révolte qui, d'un côté, en interrompant la Loi fait surgir l'angoisse d'une dissolution subjective qu'elle tente dès lors de conjurer par l'invocation d'une autre Loi et par une logique de servitude volontaire face au discours d'un Maître ; et qui, de l'autre côté, se refusant à trouver dans l'engagement collectif la ressource d'une Loi nouvelle, tente de faire de son désir la Loi même, et dans une perversion solitaire de « jouir à l'ombre de la Loi ». Sichére illustre cette double-tentation par le face-à-face insolite de deux personnages aussi significatifs que dissemblables dans cette période troublée, et qui eurent l'un et l'autre à leur manière affaire à Lacan : Althusser, comme expression non seulement de l'orthodoxie du parti communiste mais du discours de maîtrise de l'Organisation politique en général (p. 119-127) ; et Pierre Goldmann, digne représentant avec ses *Souvenirs obscurs d'un juif polonais né en France* de « l'héroïsme du désespoir » des marginaux de '68 (p. 128-133).

Mais l'enjeu de fond de cette « éthique de la révolte » en '68 et dans le rôle qu'y joue Lacan, est celui de la possibilité d'une « athéologie » à l'époque de la mort de Dieu. Écho du débat inauguré jadis par Socrate et Calliclès, ceci trouve sa forme moderne, pour Sichére, dans l'opposition de Freud et de Nietzsche, où il prend franchement parti pour Freud contre Nietzsche, ce dernier se refusant à invoquer une autre Loi que le désir du sujet, c'est-à-dire à envisager la possibilité d'une parole neuve, et ne se donnant pour perspective qu'une éthique perverse de surhomme, du désir pur. Sichére voit s'incarner cette voie nietzschéenne dans la pensée de *L'Anti-Œdipe* de Deleuze et Guattari (dont on sait le retentissement au début des années '70 en France) qu'il discute rapidement ici (p. 146-153) pour la rejeter comme ce que cette athéologie « ne peut pas être ». La révolte comme face à face de la jouissance et de la Loi ne peut suffire à la quête éthique, car elle doit aussi être une éthique de la vérité qui invente son propre dire, qui invente un autre discours de la Loi, un autre lien social où le

sujet réussit à se nommer pour nouer avec son semblable un discours de reconnaissance (p. 153-154).

Dans un chapitre final, c'est cette éthique de la psychanalyse, pour laquelle Lacan « a toutes les cartes en main » (p. 176), que tente d'articuler Sichère, et qui n'est autre finalement que le discours amoureux comme « discours accompli du désir ». Ce discours, en jeu bien sûr dans le transfert du rapport analytique, semble la seule voie ouverte au désir, au manque, à la « plaie sexuelle », dont l'amour serait « l'aveu réussi », c'est-à-dire, dans le terme de Freud, la *sublimation*. Celle-ci comme « articulation entre le destin singulier des pulsions et le champ culturel » (p. 209 n.), est la clé d'une démarche qui réussit à lier la « plaie sexuelle » à une éthique du sujet qui ne la refoule pas. L'amour vrai ne saurait être que l'héroïsme d'un sujet dont la révolte réussit à proclamer un autre régime de la Loi : non une guérison de la plaie, non l'*Aufhebung* de l'hétérogénéité fondamentale, non un progrès : mais des « procès de sublimation » qui font l'histoire comme invocation d'une autre Loi (p. 203).

Conclusion séduisante, c'est le cas de le dire, et stimulante, ne serait-ce que par son refus de simplifier cet insaisissable sujet, et par l'ampleur des problèmes qu'elle brasse et tente de synthétiser. C'est d'ailleurs cette vigueur de la pensée philosophique de l'auteur, cheminant dans le labyrinthe des discours politiques et psychanalytiques contemporains, qui nous semble la principale qualité de cet essai ; en particulier ses renvois à quelques textes classiques (Platon, Hegel, Kierkegaard), trop brefs sans doute, mais qui poussent le lecteur à vouloir y retourner lui-même avec des exigences neuves apportées par la psychanalyse. Toutefois ne taisons pas ce qu'il y a aussi de rebutant dans cet ouvrage : son écriture irritante, toute en clins d'œil, avec ses phrases sans verbe et son style cousu de raccourcis et d'exclamations à l'emporte-pièce. Mettre en cause ce style est évidemment risqué quand on sait à quel point il s'agit là d'un enjeu essentiel du « moment lacanien » lui-même (sur lequel Sichère propose d'ailleurs d'intéressantes remarques : p. 18 et 48). Mais pour traiter d'une problématique aussi subtile et ambitieuse où se multiplient les références philosophiques et littéraires, nous n'hésitons pas à affirmer qu'une écriture plus classique s'impose, plus *patiente* surtout, si l'on ne veut pas que la communication s'interrompe et que le livre se ferme pour cause d'exaspération.

Au vu de la fécondité de la pensée qui se déploie ici, ce serait dommage.

Philip KNEE

Walter BLOCH : **Der Satz der Bestimmtheit**, Schwabe *Co. A.G.-Verlag, Basel/Stuttgart 1981, 211 p.

Le titre de l'ouvrage « La thèse (pro-position) de la détermination » est explicitée par l'affirmation (son caractère apodictique n'étant qu'implicite) de l'incompatibilité entre la connaissance scientifique et la *skepsis* métaphysique. L'idée fondamentale du livre est la suivante : La *skepsis* métaphysique n'est pas possible sans une *skepsis* immanente, car déjà la connaissance de l'ordre du quotidien (et en particulier chaque effort scientifique) est structurée dans ses performances de telle façon qu'il puisse y exister des domaines impossiblement transcendants (*unmöglich* (!) *transzendente*) sur lesquels aucun énoncé adéquat ne peut être formé. S'il y a donc la connaissance en général — (ce qui ne peut pas être prouvé, à quoi presque chacun croit pourtant), alors une métaphysique primitive (!) est possible.

À la « proposition fondamentale de la *skepsis* métaphysique » (S_G), selon laquelle il y a des domaines, appelés transcendants (ou tout au moins s'il ne peut être exclu qu'il y ait de tels domaines), sur lesquels fondamentalement nous ne pouvons rien énoncer, l'auteur oppose la proposition de la détermination. Il croit pouvoir prouver ce noyau thématique de ses considérations bien courageuses « sans succomber à un panlogisme ridicule ou à un rationalisme non-critique » : en aucun domaine réel (*Sachbereich*), en aucune perspective il ne peut y avoir d'indéterminé. Ce domaine réel permet une large conceptualisation et peut inclure même des « domaines » métaphysiques. (Les guillemets à « domaines » sont de l'auteur.)

La structure de ce livre pourrait être résumée comme suit : Les dépendances limitatives (*Gebundenheiten*) d'immanence (individuelles, linguistiques, historiques et humaines en général) — la proposition de la détermination et l'impossibilité des limites cognitives absolues — implications ontologiques de la proposition de la détermination — le problème des universalias dans une perspective nouvelle — le problème des concepts théoriques — la thèse (concluante) sur